

interview de Pierre Lefèvre par Jean-Baptiste Gourmel in "Michel Saint Denis, Un homme de théâtre (1897-1971)", mémoire de Maîtrise d'histoire contemporaine, sous la direction de Pascal Ory et Pascale Goetschel, Université de Paris I Panthéon Sorbonne, Centre d'Histoire Sociale du XXe siècle, 2005, pp. X-XIX.

*En avril 2004, je partais quelques jours pour Strasbourg avec trois objectifs : travailler sur les Archives Départementales du Bas-Rhin, afin de trouver des éléments sur le Centre Dramatique de l'Est ( CDE ) sous l'ère de Michel Saint-Denis, compiler les archives du centre de documentation du Théâtre National de Strasbourg, héritier du CDE, enfin et surtout me rendre à Berstett, charmant village non loin de la capitale alsacienne, pour rencontrer Pierre Lefèvre. On peut dire de Pierre Lefèvre qu'il est l'un des fils spirituels de Saint-Denis. Peut-être le seul véritable en France : après avoir été son élève à Londres en 1935 au London Theatre Studio ( LTS ) et avoir fourni quelques prestations dans certaines créations de Saint-Denis, il participait à la section française de la BBC dirigée par Saint-Denis pendant la guerre, puis devenait le directeur assistant de l'Old Vic Theatre School tout en y enseignant, de 1947 à 1952. A cette date, il suivait Michel Saint-Denis à Strasbourg où il continua à jouer et à enseigner, à l'Ecole du CDE dont il devenait le directeur au départ de Saint-Denis, en 1957. Las, le jour prévu pour l'entretien, Pierre Lefèvre, âgé alors de 93 ans, était touché par la grippe. Je reportais de jour en jour l'entretien, informé de l'évolution de l'état de santé de Pierre Lefèvre par la très aimable Margueritte Chan, son ex-épouse alors à son chevet. Mais, devinant que je ne pouvais rester plus d'une semaine, Pierre Lefèvre consentit un immense effort en m'accueillant, pas tout à fait remis de sa grippe et en tout cas très fatigué. L'entretien eut donc lieu dans la chambre de Pierre Lefèvre, en présence de Margueritte Chan, bienveillante. Cette dernière intervint de façon mesurée, ayant été elle-même élève à l'école du CDE, juste après le départ de Saint-Denis. Après coup, je me rends compte que ce contexte m'a poussé à orienter davantage mes questions, pour ménager mon interlocuteur, souffrant. Pierre Lefèvre m'a néanmoins accueilli chaleureusement, exprimant sa joie de voir un étudiant s'intéresser spécifiquement à Michel Saint-Denis, à qui il voue encore aujourd'hui une profonde admiration et une grande fidélité. Répondant à mes questions malgré la fatigue, et parfois avec humour, on pouvait souvent percevoir dans son regard, à l'évocation de tel ou tel souvenir, les fulgurances d'un homme brillant et dévoué à sa passion.*

Jean Baptiste Gourmel (JBG) : Je vois que vous avez le livre de Michel Saint-Denis, Training for Theatre. Pierre Lefèvre (PL) : Oui.

JBG : C'est un peu la bible des disciples de Saint-Denis, c'est là qu'il a répertorié toute sa réflexion sur le théâtre.

PL : Oui, il a commencé à noter tout ça, et puis il est tombé très malade. Et puis il a quand même pu surmonter son mal, et il a repris, comme vous le savez, en Angleterre, et ensuite il a continué à écrire ce livre, et il est mort avant de l'avoir publié.

JBG : Et c'est sa femme...

PL : Suria et puis Peter Hall, qui ont rédigé le reste.

JBG : Et il a été publié plus de dix ans après sa mort.

PL : Oui.

JBG : Et c'était important pour les... les témoins de Michel Saint-Denis, que ce livre soit...

PL : Oui, c'est malheureux qu'il n'ait pas... terminé, dix ans avant... il aurait eu une influence ! Mais heu... vous l'avez lu ?

JBG : Oui, j'ai lu surtout la première partie, sur toute sa carrière, car au départ je ne savais pas du tout où chercher...

PL : Oui, c'est un bon endroit où trouver...

JBG : Et puis c'est intéressant d'avoir son point de vue à lui...

PL : Oui, parce que c'est écrit sous forme de chapitres... telle année, tel point de ma carrière...

JBG : Pour chaque école...

PL : Oui, oui, c'est ça.

JBG : Alors vous même, vous avez collaboré avec Michel pendant plus de vingt ans, puisque selon ce que j'ai retrouvé, vous avez commencé à l'école du [ London Theatre ] Studio. Donc ça c'était en 1935...

PL : Oui, c'est ça.

JBG : Et comment est-ce que vous l'avez rencontré, Michel Saint-Denis ?

PL : Heu... Il était le chef de la Compagnie des Quinze, et ils sont venu jouer à Londres. Ils ont joué...

JBG : Ils avaient joué Noé,...

PL : (acquiesçant) Noé, et Le Viol de Lucrece,...

JBG : Et vous l'aviez vu [ NDLR : en 1931 ] ?

PL : Alors j'ai vu ça, oui...

JBG : C'est extraordinaire !

PL : Je m'en souviens très bien. Et alors à l'Institut Français, ils faisaient venir des one-man-show, et ils avaient demandé à Saint-Denis de monter, heu...

JBG : Un spectacle ? un spectacle avec des étudiants ?

PL : Non, non, [...] un Antigone de Cocteau.

JBG : Je ne savais pas qu'il avait monté ça.

PL : Il avait monté ça, et alors il leur manquait un Messenger. j'avais travaillé avec une petite troupe provinciale...

JBG : Et vous vous êtes porté volontaire...

PL : Alors j'ai accepté, et quand le spectacle a été fini, il m'a dit heu... « ...ça ne t'intéresserait pas de continuer ? Je crois que tu as du talent... » et je lui ai dit comme ça que j'acceptais.

JBG : Vous avez accepté... et évidemment vous étiez très enthousiaste après avoir vu la compagnie des Quinze...

PL : Oui, oui, oui !

JBG : Et donc là vous commencez en 1935.

PL : J'ai fais un an et demi seulement... [NDLR : la formation durait normalement deux ans, mais la première promotion eut six mois de moins la première année...]

JBG : à l'école ?

PL : Oui,... après quoi j'ai eu mon premier emploi à l'Old Vic [ comme comédien ], où il y avait de nouveau Saint-Denis comme metteur en scène de Macbeth.

JBG : Donc en fait, Saint-Denis avait deux carrières en même temps : il y avait l'école, au studio, et en même temps il faisait des mises en scène à l'Old Vic ?

PL : Voilà, oui.

JBG : Et donc il prenait de ses anciens élèves comme acteur pour jouer à l'Old Vic.

PL : Oui.

JBG : Parlons du Studio un peu. C'était aménagé dans une ancienne chapelle à Islington.

PL : Oui, une petite chapelle, dans une petite allée avec des gros pavés, à Islington. C'est le début de la banlieue.

JBG : C'était un quartier agréable quand même ? Ou c'était...

PL : C'était la banlieue traditionnelle.

JBG : Et le public qui venait à Islington, c'était le public du quartier ?

PL : C'était un public un peu spécial, ...c'est à dire un public au courant de l'avant-garde.

JBG : Une avant-garde qui voulait réformer le théâtre ?

PL : Oui, pas tellement... il y avait un public, il y avait une vie théâtrale beaucoup plus intense qu'à Paris, en Angleterre.

JBG : Et les gens qui venaient voir Saint-Denis étaient plutôt contre le théâtre du West-End, qui s'apparentait au Boulevard, version anglaise...

PL : Oui, oui, il y avait une sorte de conflit...son idée c'était effectivement de former une troupe...

JBG : Une troupe formée par lui-même et mieux adaptée au théâtre qu'il voulait faire ?

PL : Oui.

JBG : Un petit peu comme ce qu'il avait fait avec la Compagnie des Quinze, finalement.

PL : Oui.

JBG : Une compagnie qui avait travaillé sur le théâtre, et fait de la recherche pendant plus de dix ans avant de monter ses spectacles.

PL : Oui, voilà. Alors il a refait le même chemin avec les anglais. Il y avait un enthousiasme extraordinaire dans la troupe. Et c'était accepté. Cela stimulait le goût de l'aventure.

JBG : Parce qu'il y avait le côté recherche aussi qui permettait de vouloir aller plus loin.

PL : Voilà, oui.

JBG : Alors, comment se déroulait l'apprentissage ? Comment étaient les enseignants ?

PL : Oh, hé bien, il y avait toute cette bande autour de John Gielgud qui a formé une troupe et qui jouaient les classiques. Et alors ils ont demandé à Saint-Denis de monter Les Trois Sœurs [ NDLR : en 1938 ], c'était un succès énorme.

JBG : Les Trois Sœurs, la pièce de Tchekhov... beaucoup disent que sur cette pièce, on ne peut pas faire mieux que ce qu'a fait Saint-Denis, cela a vraiment marqué à l'époque...

PL : Oui, c'est vrai de presque tout ce qu'il a fait. Une sorte de perfection, le goût du détail mené jusqu'au bout. JB : C'était stimulant pour les acteurs, d'avoir un directeur comme Saint-Denis ?

PL : Ah oui ! Il était très populaire, parmi la gent...

JBG : ... des acteurs. Et beaucoup de ces acteurs qui sont déjà professionnels, vous avez parlé de Gielgud, mais il y a aussi Laurence Olivier, ces gens là étaient déjà professionnels. Pourquoi est-ce qu'il venaient voir Saint-Denis ?

PL : Hé bien, pour jouer cela, et puis cela faisait partie de leur cheminement professionnel...

JBG : Parce qu'ils pensaient que Saint-Denis avait des choses à leur apporter, qui ne se faisaient pas en Angleterre avant lui.

PL : Oui, il était très admiré..., Michael Redgrave, Alec Guinness,...

JBG : Il y avait Peter Ustinov, et Peggy Ashcroft...

PL : Oui... [...]

JBG : ... J'ai lu que Peter Ustinov, par exemple, avait certaines réticences sur certains exercices qu'on lui faisait faire au Studio...

PL : Oui, oh bah, Peter Ustinov était... une espèce d'humoriste, qui aimait envoyer des piques comme ça, pas bien méchantes...( sourires )

JBG : Oui, parce qu'il est quand même allé au bout de l'enseignement...

PL : Oui... [...]

JBG : Alors, au niveau des cours, déjà avec cette période, Saint-Denis essaye que chaque cours ait des relations avec le cours qui suit, [...] une espèce d'enseignement total, global, où chaque élément est lié aux autres...

PL : Oui, les groupes n'étaient pas très nombreux. On était une quinzaine, seize, ... il y avait une synthèse qui se faisait bien parce que

tout le monde écoutait les paroles... c'était la parole, la parole d'un sage, et ont faisait confiance a son attrait pour l'intelligence... [...]

JBG : L'idée, c'était que chaque acteur devait avoir une connaissance globale du théâtre.

PL : Oui, on avait des conférences de spécialistes, sur la peinture, sur la musique, sur une pièce qui vient d'avoir du succès on avait une discussion, un débat, et la journée est très bien remplie...pas une seconde de libre !

JBG : Oui, le rythme était très, très soutenu

PL : Oui

JBG : Vous aviez des vacances quand même ? Le week-end on était libre avec Saint-Denis ?

PL : Oh oui,... alors on en profitait pour organiser un petit spectacle...

JBG : On ne peut pas quitter le théâtre une journée par semaine alors ?

PL : ( sourires ) Non, non...

JBG : Et avec ce rythme très intense, est-ce que le groupe d'élèves était très soudé ?

PL : Oui, mais, sans plus... il fallait chercher un travail, et puis après on allait aux répétitions ( inaudible, puis silence ) Margueritte Chan ( MC ) : Tu dors ?...

PL : OUI ! ( rire général ) j'ai pris tellement de pilules... [ Pause. Mme Chan m'explique une journée des élèves de l'école de Strasbourg, depuis les échauffements corporels et de la voix jusqu'aux cours et répétitions de l'après-midi, voire jusqu'à minuit ]

JBG : Ce qui est intéressant quand on regarde les cours proposés par Saint-Denis, d'abord au Studio, puis à l'Old Vic après la guerre, et à Strasbourg, on voit qu'il y a une continuité,...

PL : Oui, oui, oui...

JBG : Et que le modèle s'améliore, chaque année. Comment est-ce que Saint-Denis faisait pour..., justement pour voir..., j'imagine, en fin d'année il devait faire un bilan avec ses professeurs. Comment est-ce qu'il faisait ?

PL : On avait une forme de critique, et d'auto critique, qui fait qu'on se réunissait et puis on discutait des choses pour tirer une leçon de la phase qui venait de s'écouler. Et pour la saison prochaine, ou pour la période qui va suivre, on prenait des décisions d'améliorer les choses. Là où ça a marché à la perfection, on peut le dire, c'est un jour à l'école Juilliard [ NDLR : de New York ] après la guerre, où maintenant il y a quatre année d'étude, et quand on relit le projet initial, on se rend compte que c'est là que ça s'est épanoui au mieux. [...] C'est avec des groupes de vingt, et qui restent au centre quatre ans.

JBG : Une vraie famille se constitue : à la fin des quatre années, c'est toute une troupe qui se constitue

PL : Oui... MC : Mais c'est pas toujours idyllique, il y a quand même des difficultés à rester quatre ans ensemble.

PL : Oh oui, oui... MC : Je sais que nous, au bout de trois ans, on était content, finalement, de se quitter ( rires )[...] il y avait des jalousies.

JBG : Du côté des professeurs, on faisait attention à ça ?

PL : Oui, oui...

JBG : Parce que c'est un petit peu un pari de prendre quinze personnes, qu'on connaît à peine, puisqu'il y a une audition, et puis de se dire ils vont rester trois, quatre ans ensemble, pour travailler...

PL : Oui, bien sûr. MC : Mais on en renvoyait aussi. On était chaque fois jugé, après chaque présentation. On avait une critique, assez dure, et puis quand on ne donnait pas satisfaction, on devait partir... enfin, ça Michel Saint-Denis était peut-être pas, je ne l'ai pas connu, mais...

JBG : C'était avec Gignoux, c'est ça ?... Et la critique, c'était donc là, avec les professeurs, mais il y avait aussi avec les étudiants donc.

PL : Oui, une de ses grandes qualités [ Michel Saint-Denis ], c'est sûrement de savoir repérer les gens qui vont le mieux servir notre cause... ça il avait un... feeling. MC : Et puis ce n'était pas la recherche du vedettariat, c'était savoir rester humble [...] c'est ça qui était passionnant finalement, ... alors les rares qui ne rentraient pas là-dedans étaient malheureux, mais sinon, ça créait quand même plutôt un bon esprit. [ pause ]

JBG : Est-ce que on peut dire que Saint-Denis a pu constituer un guide pour ceux qui voulaient réformer le théâtre en Angleterre. Et au delà, est-ce qu'il a apporté une « french touch » au théâtre anglais ? Ou au contraire de rentrer dans le moule anglais ? Dans ses mises en scène par exemple...

PL : Pas tellement, non. Pour lui c'est l'œuvre qui compte. Servir cette œuvre tel qu'on débouche sur une plénitude d'interprétation.

JBG : C'est à dire qu'il ne fallait pas mettre trop de sa culture dans sa mise en scène. Tout était déjà là en somme ?

PL : Oui, oui, c'est ça. MC : Oui, c'était très différent d'aujourd'hui, où le metteur en scène cherchent à donner sa, sa version... : on dit « c'est la version de Machin, plutôt que c'est la pièce de Shakespeare... c'est un peu le temps des metteurs en scène, avant il y a eu le temps des acteurs [...]

JBG : Oui, alors que Saint-Denis c'était plus le temps du texte : on cherchait vraiment à partir de l'œuvre...

PL : Oui. [ pause ]

JBG : Est-ce que vous avez vu Michel Saint-Denis jouer lui-même

PL : Oui, Adam, dans Supervielle, La première famille, avec George Devine, et puis dans La Coupe Enchantée, avant la guerre...

JBG : C'était au Studio...Et c'était une pièce intégrée dans le spectacle de fin...

PL : Oui, c'était un peu spécial...

JBG : Ca lui manquait de jouer ?

PL : Je ne sais pas.

JBG : Il n'en parlait pas ? Parce que dans la période des Copiaus et de la Compagnie des Quinze, il a beaucoup joué. Et notamment il a créé un personnage qui s'appelait Oscar Knie.

PL : Oui...

JBG : Il vous l'a montré ce personnage ?

PL : Non, jamais, mais il y a des photos [ Pierre Lefèvre montre des photos dans Training for the Theatre ].

JBG : Alors, si on reparle des mises en scène de Saint-Denis en Angleterre, il y a toute une partie de ses mises en scène qui vont bien marcher, si on schématise, ce sont les mises en scène des auteurs russes, mais par contre, il va aussi avoir des échecs sur les auteurs élisabéthains. Ça a du un peu le frustrer, et il devait subir une grosse pression à mettre en scène les auteurs anglais dans leur propre pays ?

PL : Je crois qu'il tâchait de ne pas penser à ça. Il était trop occupé à travailler les détails de ses mises en scène. En fait, certaines de ses mises en scène, que je voyaient, était extraordinaires, le Macbeth était merveilleux ! Et le...

JBG : Le Œdipe Roi ?

PL : Oui !

JBG : Oui, il a monté un très grand Œdipe Roi avec Laurence Olivier...

PL : Oh ! C'était formidable !

JBG : C'est là qu'il a été reconnu comme un grand metteur en scène ?

PL : ( hésitant ) Oui, oui... j'étais là pour la première d'Oedipe Roi, le rideau s'est levé et baissé trois fois... dans le silence total... MC : Ou lala !...avant qu'on applaudisse ?

PL : ( visiblement ému ) Oui ! c'était extraordinaire MC : ...Ca c'est un signe quand on applaudit pas tout de suite. C'est rare !

JBG : Les gens étaient...

PL : Estomaqués, oui... Et sur le plateau, il paraît que les acteurs se regardaient... (sortant les yeux comme abasourdi) ... « c'est foutu ! qu'est-ce qu'il ont ? » ( rire général ) MC : catastrophés ! ...

JBG : « La salle est vide ! »... [ pause ]

JBG : Avant la guerre, il faisait pas mal de mises en scène. Avec le groupe de Gielgud notamment. Mais ces mises en scène lui prenaient du temps. Certains élèves voyaient cela d'un peu trop loin à leur goût ? Il auraient bien aimé intégrer les troupes ? Est-ce qu'il n'y a pas eu à ce moment là un petit décalage entre l'école et la troupe professionnelle ?

PL : Oh bah non...je ne crois pas... [...] mais je ne crois pas que les..., les acteurs n'étaient pas conscient de faire partie d'un mouvement engagé... c'est après coup qu'on définit ces choses.

JBG : oui,...

PL : On a tendance à tout schématiser... Sur le moment, on cherche un emploi, et puis après on voit...

JBG : Oui, et quand on regarde après la guerre, Il y a des élèves de Saint-Denis , du Studio, qui vont devenir des directeurs de théâtre, qui vont faire des mises en scène...

PL : Oui...

JBG : Et c'est là que le mouvement, ... qu'on se rend compte qu'il y a un mouvement...

PL : Oui, oui, c'est vrai...

JBG : Et c'est assez vrai pour les école de Saint-Denis en général...

PL : Voilà, oui, et c'est vrai pour les techniciens, parce qu'ils font ces écoles et représentent l'école par la recherche des costumes, la recherche des décors... [...]

JBG Il y avait un groupe de décoratrices qui était très connu en Angleterre, qui s'appelaient les Motley.

PL : Oui, exact...

JBG : Elles ont travaillé avec Saint-Denis.

PL : Oui, oui, oui, oui... Il y avait George Devine,... qui était... un des trois directeurs de l'Old Vic Centre après la guerre...

JBG : Georges Devine, c'était un peu un fils spirituel de Saint-Denis ?

PL : Ah, oui, oui, oui...

JBG : Un peu comme vous aussi, non ?

PL : ( esquivant d'un sourire et revenant à Devine ) Il était, il était vraiment très bien...

JBG : Il y avait une très grande complicité entre lui et Saint-Denis.

PL : Oui. [...]

JBG : Vous étiez toujours en contact avec Saint-Denis, pendant la seconde guerre ?

PL : Oui, il a été officier de liaison avec les britanniques, et il a fait Dunkerque. Moi, pendant ce temps là, j'étais chauffeur d'état-major, et je venais à voiture avec deux camarades quand la défaite est survenue.

JBG : Pour ne pas être fait prisonnier.

PL : On a découvert une colonne de polonais qui eux, « s'escoulaient » hors d'Allemagne, et qui se dirigeaient vers l'Espagne... alors on leur a demandé de se joindre à eux, et ils ont accepté, et on a été évacué sur... on ne savait pas où on allait, on regardait les étoiles, alors on faisait des zigzags... alors on a d'abord cru qu'on allait aux Antilles, et puis au Canada, et puis finalement on a débarqué à Liverpool !

JBG : C'était moins loin quand même ! ( rires )

PL : Alors, là j'ai, j'ai tout de suite pris contact avec Saint-Denis. Il avait téléphoné chez moi, ce qui fait que quand je suis arrivé chez moi avec ma musette... j'ai téléphoné à Saint-Denis qui m'a dit qu'on lui avait demandé de faire une série d'émissions à la radio, et que si je voulais me joindre à lui il y avait une place pour moi dans l'équipe. Alors c'est comme ça que j'ai fait de la radio...

JBG : A la section française de la BBC...

PL : Oui [...]

JBG : J'ai retrouvé un article de Jean Oberlé qui parle de toute cette période... [ Pause : Nous examinons l'article de Jean Oberlé, photocopie d'un article trouvé dans le Fond de la Société d'Histoire du Théâtre ( voir Annexe 4 ), Pierre Lefèvre me montre une épreuve du sigle des Copiaus, que Saint-Denis lui avait offert, ainsi que, dans son salon, un tableau de lui par Jean Oberlé, assis dans un fauteuil et fumant la pipe – une habitude prise avec Saint-Denis m'explique son ex-femme, Margueritte Chan, qui donne une curieuse filiation Copeau – Saint-Denis – Lefèvre à ce mimétisme autour de la pipe ].

JBG : J'imagine que c'est une période où vos liens avec Michel Saint-Denis vont beaucoup se resserrer.

PL : Oui, bien sûr, on se voyait tous les jours. Et c'était difficile.

JBG : Oui, c'était une période difficile. Et comment se passait les rencontres avec les grands hommes de cette période ? Il a rencontré de Gaulle par exemple.

PL : Oui,... il n'a pas aimé beaucoup... les gaullistes étaient très agressifs vis-à-vis du groupe de la radio. Parce que, on était indépendants, et eux ils pensaient déjà en termes politiques. Le gaullisme... on ne peut pas être gaulliste sans De Gaulle. Alors on était les premiers, les premiers protestataires car...

JBG : ...Oui, les artistes ne font pas bon ménage avec les politiciens ! (rires) On a dit de Saint-Denis que c'était le seul résistant qui ne soit ni Communiste ni Gaulliste...

PL : Oui, c'est vrai ! On a fait notre travail...objectif quoi, de journaliste. On a fait un sacré boulot ! (sourires)

JBG : Et alors, à la fin de la guerre, le travail ne va pas s'arrêter tout de suite, parce que en France vous allez continuer un peu...

PL : Oui, oui. Je vais faire un programme qui s'adresse à l'Europe en Anglais, et basé sur Paris. J'ai fait ça pendant un an et demi.

JBG : Et toujours avec Saint-Denis ?

PL : Non, non, là, il y a eut une période où je ne l'ai pas tellement vu.

JBG : Et pendant la période de la BBC, est-ce qu'il pensait toujours au théâtre ? Il écrivait ou...

PL : Non.

JBG : Il n'y pensait plus du tout. Peut-être qu'il en avait un peu assez du théâtre ?

PL : Non ! Mais il avait d'immenses responsabilités, il était [leader ?] dans chaque émission Les Français parlent aux Français,...

JBG : Donc il n'avait plus le temps de faire autre chose...

PL : Non.

JBG : Mais au sortir de la guerre, il sait déjà ce qu'il va faire, puisqu'il va écrire à George Devine et à Glen Byam Shaw pour penser déjà à créer une école qui soit rattachée à l'Old Vic.

PL : Oui. Alors, là je l'ai revu, et on a fait une semaine de seminar dans le midi de la France, pour planifier ce qu'on ferait si...si on obtenait le support pour créer un centre théâtral associé au théâtre de l'Old Vic.

JBG : C'était un projet très bien ficelé déjà...

PL : Oh oui, oui, oui. On avait discuté le nombre de gens, le nombre de profs qu'il faudrait engager déjà...

JBG : Très, très détaillé...

PL : C'était dans le coup quoi !

JBG : Et vous allez présenter le projet en Angleterre, mais à qui ?

PL : Aux governors, aux gouverneurs du projet Old Vic. On devait leur rendre compte.

JBG : Et il y avait Tyrone Guthrie ? [ En fait, Guthrie ne faisait plus partie de l'Old Vic à cette période, mais il revenait en 1951 à la tête du théâtre et évinça Saint-Denis en fermant l'école ]

PL : Oui, oui, oui. Mais on a tout fait pour le... il n'était pas du tout du même avis que nous.

JBG : Pourtant c'est lui qui avait donné de l'argent à Saint-Denis pour fonder le Studio. Donc c'était quand même un ami...

PL : Oui, oui. Et puis il est allé au Canada, où il a fondé un théâtre c'est là qu'il a fini sa carrière... Tyrone Guthrie... [ pause ]

JBG : Est-ce que le succès d'Oedipe Roi a favorisé le projet du centre ?

PL: Oui, certainement. [...]

JBG : Le centre était subventionné. Et ça c'est assez nouveau en Angleterre.

PL : Oui.

JBG : Et comment Saint-Denis a perçu ça ? Parce que Jacques Copeau, au Vieux-Colombier, avait dit que accepter de l'argent public, c'était perdre sa liberté, c'est se mettre des menottes aux poignets. Comment Saint-Denis s'en est arrangé ?

PL : Oh, je crois qu'il n'a pas hésité. Il fallait bien financer...l'installation d'un centre... il avait un sens pratique quand même !

JBG : Et puis financer une école, c'était accepter que ça ne soit pas rentable.

PL : Oui, alors dans le privé, heu...

JBG : Et est-ce que justement au niveau de la gestion financière il était très compétent Michel Saint-Denis ?

PL : Non, pas tellement, mais George Devine, il s'occupait toujours de la finance.

JBG : Saint-Denis se concentrait plus sur l'artistique.

PL : Oui. C'était George Devine qui était le... l'organisateur sous l'ensemble... dans presque toutes les choses que Michel a entreprises, il y avait là le financier George Devine. Il avait le talent pour ça.

JBG : Il se complétaient très bien, donc.

PL : Oui. [...]

JBG : Comment ça s'est passé avec Glen Byam Shaw au niveau de la direction de l'école ?

PL : C'était un très, très bon acteur. Et il s'occupait surtout de l'interprétation des élèves-acteur.

JBG : Et vous, vous donniez quel cours ?

PL : Moi, j'étais son assistant, et je donnais des cours d'improvisation comique, travail de masque, et c'est là que j'ai commencé à être intéressé par les masques, et depuis j'ai fait carrière, les quarante dernières années, que du masque, en allant à New York et à Montréal.

JBG : C'est Saint-Denis qui vous a initié au masque ?

PL : Oui, et puis George Devine...

JBG : ...qui avait appris avec Saint-Denis...

PL : Oui. [ Pierre Lefèvre me montre aussi une plaque commémorative offerte par un organisme où il a organisé des stages de masque, à Chottokwa, dans l'état de New York, Etats-Unis, durant 23 ans ]

JBG : Dès le départ, l'Old Vic School va connaître un grand succès : j'ai noté qu'il y a eut près de 400 candidats ! Vous vous souvenez de cette première année à l'Old Vic ?

PL : Oui. Je m'en souviens bien parce que, ... j'ai fait les 400 auditions ! (rires) Un tour de force ! On commençait à huit heures du matin, jusqu'à huit heures du soir...

JBG : Saint-Denis était là j'imagine...

PL : Non, moi je faisais le premier tour, alors au second tour il y avait encore un petit état-major d'enseignants qui formaient le jury... mais qu'est-ce qu'on a fait comme auditions !

JBG : C'est de la faute de Saint-Denis, il était trop populaire ! (rires) Mais j'ai noté que les critères de sélection étaient très durs au départ, justement parce qu'il y avait beaucoup de monde.

PL : Oui

JBG : Comment ça se traduisait ? Quand vous aviez un jeune qui présentait une scène, qu'est-ce que vous lui disiez ?

PL : Oh bah moi, rien. C'est lui qui me disait... (rires)

JBG : Evidemment ! Donc il faisait sa scène, et on lui disait de revenir ou non.

PL : Voilà. C'était un peu, un peu... un peu froid.

JBG : Et je crois qu'il y avait un entretien aussi après les auditions. Pour vérifier.

PL : Oui, oui.

JBG : Alors qu'est-ce que Saint-Denis ou vous demandiez pendant cet entretien ? MC : Si les parents étaient d'accord ! (rires)

PL : Oui... enfin c'était une façon de s'assurer qu'on ne s'était pas trompé

JBG : Sur la personne, sur ses motivations...

PL : Oui, au plus prêt, ce qui arrive à toute personne qui sélectionne.

JBG : D'une manière générale, quels critères de sélection gardait Michel Saint-Denis ? il se fiait plus à son pif, comme vous disiez tout à l'heure, ou il y avait des critères comme l'élocution, la présence.... ?

PL : Oui, oh, finalement, c'est au pif...

JBG : Il fallait sentir le candidat

PL : Oui... L'entretien s'achevait ici, la grippe qui touchait Pierre Lefèvre l'obligeant à un effort considérable pour répondre à mes questions. Devant regagner Paris, je repartais avec une bande d'environ 69 minutes, un peu frustré tant je sentais que cet homme avait encore beaucoup à dire. Mais continuer aurait été vraiment impossible, et j'étais conscient de l'effort important que Pierre Lefèvre avait consenti pour moi, mesurant déjà ma chance d'avoir pu rencontrer l'un des disciples directs de Michel Saint-Denis.